

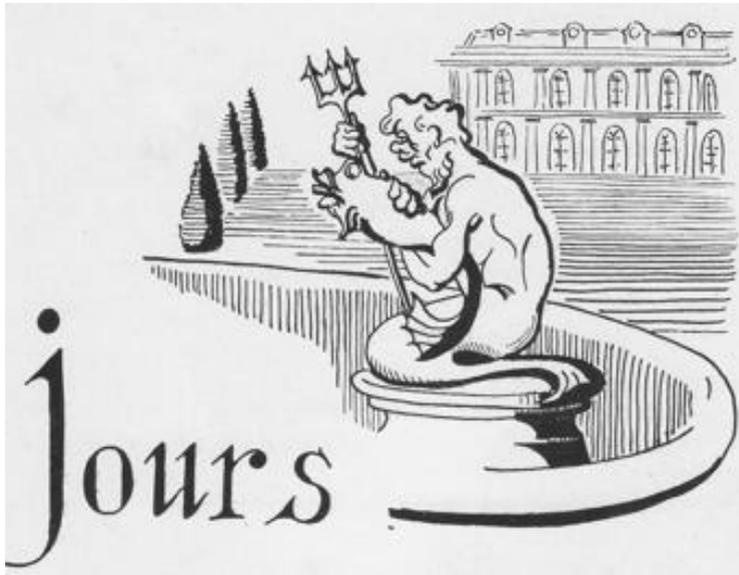
CARNET d'E.A.

*janvier—mai 1944*

3

*Ecole Militaire des Cadets*

Il a été tiré de cet ouvrage  
25 exemplaires numérotés  
de 1 à 25



Il me semble ce matin que j'attends depuis bien longtemps la sonnerie du réveil. Comment pourrais-je disposer de ma journée ? J'ai le temps de la vivre avant ce signal de mise en route d'un de mes jours de maintenant. Aussitôt levé, je regrette de ne jamais apprécier le calme de la nuit. J'ouvrirai une porte autre que celle des rêves si je m'éveillais au plus profond de la nuit pour me dire que je suis couché, c'est une réflexion agréable, et pour réaliser que je suis seul et libre. C'est un calme et un isolement effrayant. Comment se peut-il qu'un homme ne s'éveille pas au moins une fois dans sa vie pour sentir ce repos étonnant ? C'est une question de tous petits détails. Tant pis.

Je ne dis pas que j'ai eu le courage de rester longtemps éveillé la nuit, mais ce matin j'éprouve le même orgueil que s'il était une heure que les montres ne marquent jamais, l'heure la plus éloignée de la nuit. Beaucoup ne se couchent

qu'au petit jour. Il n'y a pas d'heure impénétrable. Ce pourrait être une excuse à ma propre paresse, elle n'est pas très valable, ici nous avons le couvre-feu.

Pour rendre le journal bien stupide, surtout incompréhensif, aujourd'hui je vais décider d'une journée à Paris. Si ce journaliste prend sur lui d'admettre la ville morte qu'il porte seul la responsabilité de sa vue bornée. Une ville ne meurt pas. (Je vois le sol rasé de Carthage, et les soldats qui le brûlent à grandes poignées de sel. Et je vois un homme d'aujourd'hui debout sur ce désert qu'il imagine, il écarte aisément toutes les injures des guerriers d'autrefois et contemple la ville immortelle.)

Après les tartines beurrées d'un café nonchalant et bienveillant, après une courte matinée à l'atelier, j'irai déjeuner dans un des petits restaurants du boulevard Montparnasse près de la gare. Au-delà des grands cafés il y en a une dizaine dont les cloisons vitrées avancent jusqu'au milieu du trottoir. Sur les nappes multicolores des tables on a pincé d'immaculées feuilles de papier avec des dessins ronds. Le verre, le pied en l'air, la serviette blanche en bonnet d'évêque, la carafe d'eau qui semble toujours fraîche (c'est un truc du fabricant de carafes) et le panier à pain plein de morceaux croustillants, même de loin, et coupés en oblique, qu'y a-t-il de plus accueillant que cet ensemble et la carte que l'on y lit ?

La carte sans doute porte l'effigie du chevalier Bayard ou d'un cuisinier au prénom publicitaire ; les plats viennent ensuite, écrits de cette façon particulière à tous les restaurants de France et de Navarre (il doit y avoir un trust des machines à reproduire les menus, c'est une encre violette, bleue ou mauve — indéfinissable) écrits minutieusement avec tous les accents et toutes les virgules, les noms "scientifiques" des plats disponibles. Il faut commander du vin blanc car il n'y a rien de plus joli qu'un carafon lumineux dans lequel se reflète le soleil.

Je vais aller à Versailles cet après-midi. Je connais la gare depuis toujours, il y a un marchand de jouets dans la galerie et une salle d'actualités. Ce sont là deux raisons. Avant je croyais contempler dans le fauteuil les aspects du monde. Je n'étais pas le seul et d'autres le croient maintenant. "Ceci est un arrangement d'une chose vraie." Les actualités d'aujourd'hui dans lesquelles on ne voit rien sont sans doute toutes crues.

Ces wagons à larges escaliers intérieurs sont remarquables, pourtant je regarde avec un regret imbécile les vieilles voitures noires à impériale d'autrefois ; ces voitures que traînaient des machines fourgons le nez vers l'arrière. Les gares passent et les sonnettes annoncent la fermeture automatique des portes. La traction est électrique et tout au long je regarde les cheminots. Il y aura bientôt quatre voies. Clamart RG, les portes se ferment, nous attendons le passage du train du Mans, du rapide vedette. Il passe avec sa motrice busquée. Se peut-il qu'il aille si vite ?

Est-ce une ville morte, Paris, que je vois de la fenêtre, il s'étend entourant les courbes de la Seine, et de ce viaduc avant Meudon l'on aperçoit jusqu'au Sacré-Cœur.

Voici Bellevue. Les voies coupent la route des gardes. Les pavés du roi font place au ballast. Il y a une gare neuve, je me souviens de la vieille station en planches chauffée par un poêle. Nous l'atteignons en courant, essoufflés et rouges d'avoir dévalé si vite la majestueuse avenue. Elle est triste, cette avenue, encore aujourd'hui, trop herbue, trop large, trop bordée de maisons. Elle est incroyablement longue ; l'on arrive à une porte, l'on ne trouve plus qu'une terrasse. C'est dommage. Les escaliers, les étangs, les arbres énormes et les pavillons de chasse, ce sont des restes. Bellevue est triste. C'est presque une dépouille.

Tout est neuf aussi à Versailles R.G. Il n'y a presque jamais personne dans cette grande rue qui monte au château. Les pas résonnent sur les dalles des trottoirs, une automobile

de province passe (c'est sûrement le médecin). Je vois un magasin incomparable, une de ces merceries séculaires où les filets pour dames cyclistes voisinent sur les petits cartons avec les peignes, verts, rouges enluminés de roses dorées. Journaux, boutons, papiers à lettres. La propriétaire est certainement une petite vieille qui me racontera l'élection et le départ pour Paris du Président Loubet. "C'était un de mes clients. Tous les matins il m'achetait . . ." Je penserai : Loubet n'a jamais habité Versailles. Qu'importe ? Il devait bien trouver un moyen pour lui acheter les Débats.

Voici le château. Jamais la destruction ou les injures ne pourront détruire cette vie. J'avance écrasé par tout ce qui entoure la cour. Le Roi est plus proche que sa statue ; ses courtisans peuplent les couloirs et leur vie illumine les monumentales fenêtres. Je me retourne après la voûte pour suivre des yeux les lignes qui se rencontrent au-dessus de l'Orangerie, l'on voit mieux encore du haut des marches. Il n'y a absolument personne, le château et le parc en ce jour de semaine sont vides de spectateurs, seuls les vivants du grand siècle l'habitent et s'y promènent.

Je ne puis rien leur dire et suis tout gêné d'être admis par miracle en leur intimité. Comme un parvenu qui n'apprécie que de son point de vue si bas, si bas.

Que trouverai-je en nous de commun avec ces ancêtres des siècles révolus ? Trouverai-je aujourd'hui, à la lumière des jours passés depuis mes promenades à Versailles, l'explication de cet éloignement ? Ces vertiges restent-ils toujours seuls, ne seront-ils pas retrouvés avec leur grandeur, ne seront-ils pas rejoints par les nôtres de demain ? J'ai vu Versailles sous les aspects d'un trésor habituel des Français. Nous devons le voir différemment aujourd'hui et nombreux sont sans doute en ces jours les pèlerins qui, comme moi, viennent y chercher le réconfort de notre passé.

Encore j'ai pour moi cette sonnerie de clairon qui maintenant me réveille complètement. La ville est le seul de leur

réconfort, elle vit de toutes ses pierres et de tous ses milliers d'habitants, nous avons notre liberté ; celle-ci qui nous donnera la force d'ouvrir ces volets fermés sur la peine et sur la sensation d'impuissance, de les ouvrir à la joie.

Mon jour, nos jours ; je suis à peine debout, puis-je dire sur mon carnet qu'il est déjà passé ? Est-il possible qu'au début de chacun de nos jours notre carnet l'ait rempli d'avance de son rêve.

Je réfléchis en ce moment d'une façon bien compliquée, pensent-ils ainsi tout ceux qu'aujourd'hui le clairon éveille ? Trouvent-ils dans la vie des choses mortes leur nourriture au lever du jour, ou cherchent-ils durant toute sa longueur les moyens de ne vivre que l'instant qui est là ?

Le silence où chacun à quelque moment se retranche est-ce là notre vie réelle hors des connaissances que nous dévorons ? Se ressemblent-ils tous ces univers cachés dans l'ombre des jeunes gens ?

Qu'importe où dans la suite des jours ils trouveront à puiser cette force nécessaire qu'ils ne cessent de chercher depuis quatre années. Qu'importe ! Quel que soit la source d'où elle jaillira, elle sera en leur cœur solide et inébranlable.

Oh, jours, que nous réservez-vous ? Toi que je touche, tu es si loin d'hier et si peu annonciateur de demain. Vas-tu nous trahir à nous laisser pantelants et désorientés comme les jours affreux de juin 1940 où le malheur de nos proches était aussi celui du pays ; vas-tu nous user jusqu'aux nerfs à nous laisser désespérés et écœurés comme tes prédécesseurs douteux et noirs du temps de l'abdication et du déshonneur de l'état ; nous rempliras-tu d'espoir et de joie comme ceux de l'été africain et ceux de l'hiver russe surent le faire ? Nous offriras-tu à nouveau cette immense fierté de savoir nos frères invincibles sur leur sol ?

Quand viendra ton semblable, quand naîtra cette aube du jour merveilleux de la renaissance de la paix ? Dis, réponds ?

La question est à l'esprit de tous et la réponse simple est dans leur corps et dans leur volonté. Il n'est pas utile que je la dise ; la réponse pour nous est vivante peut être plus que chez les autres.

Elle est que nous sommes prêts et enthousiastes devant ce jour que vient d'entrouvrir la sonnerie, ce jour pareil aux autres, grand, vide, dur et fourmillant de nos pensées. Elle est si claire, cette réponse, que chacun de vous ne compte plus, jours, dans notre élan.

P. L.





Au fur et à mesure que la France retrouve sa grandeur matérielle les institutions nées de la crise et de la foi des Français Libres disparaissent pour laisser place aux organismes puissants de la République.

Les relatifs moyens du Comité National Français sont devenus les vastes ressources de tout l'empire en guerre. Il faut voir grand, comme avant. Dans cette renaissance notre école disparaît.

Dans quelques semaines ce drapeau que nous regardons tous les matins sera descendu et passera dans le monde des reliques.

Quelque jour du mois d'avril 1942 les cadres et la dernière section de l'école militaire Colonna d'Ornano à Brazzaville regardaient descendre du haut du mât la flamme à la croix de Lorraine et le drapeau. Sans doute l'un de ces hommes a cherché vaguement du regard ceux qui venaient enlever les trois couleurs pour aller les planter ailleurs, pour accepter le relai et que jamais la flamme ne s'éteigne, cet homme regardait vers le Nord, il regardait vers Ribbesford d'où devait sortir deux mois après la promotion Libération. Si ce rêveur a vu dans le ciel écrasant de l'Afrique nos anciens au

travail, il a senti que ça en était fait et que jusqu'à Paris le vol du flambeau ne cesserait pas.

Le 28 août 1940 Brazzaville et toute l'Afrique Equatoriale Française rentrait dans la guerre après le Tchad et le Cameroun.

Le projet d'une école militaire en Afrique libre est né de la présence dans la capitale de réservistes de tout âge et de toutes professions, capables de faire des officiers. Il y avait là des administrateurs coloniaux, des fonctionnaires et des professeurs dont certains avaient déterminé avec courage et fermeté le ralliement de l'Afrique noire, des jeunes gens de 18 ans comme des hommes de 40.

Pourtant comme ce contingent, par son nombre, ne motivait pas l'organisation d'une école il fut convenu qu'un groupe choisi parmi les jeunes gens de la métropole récemment arrivés en Grande Bretagne, les meilleurs et les plus indiqués, y serait envoyé.

En les attendant les coloniaux devaient constituer la première section. En novembre 1940 fut inauguré à Brazzaville par le général de Larminat le Saint Cyr de l'Empire Français, l'Ecole Colonna d'Ornano ainsi appelée en l'honneur du Colonel Colonna d'Ornano mort glorieusement à Mourzouck.

La devise de l'école, ce sont les mots mêmes prononcés par le Colonel le 14 juillet 1940: Action, Sacrifice, Espoir.

L'école présentait l'aspect d'un grand camp colonial. De longues baraques blanches, basses et spacieuses, ombragées par les arbres gagnés sur la brousse.

Une solide instruction générale est exigée pour être admis à suivre les cours. Il y a d'ailleurs un examen d'entrée fort difficile. Des colles toutes les semaines pour stimuler les traînants. La moyenne est quatorze et plusieurs notes insuffisantes entraînent le renvoi.

Si les études sont hardies la conception de la vie à l'école est assez large. Un certain nombre d'élèves relativement

âgés ou mariés habitent Brazzaville même. Tous les élèves aspirants portent l'uniforme colonial d'officier (sans galon, la place y est marquée seulement). Ils sont libres à 5 h.

Le programme est celui de toutes les écoles militaires, simplement quelques particularités dues au climat : entraînement de 6 à 10 h. du matin, cours jusqu'à 5 heures. Il n'y a aucun cours de ce que nous appelons ici les matières civiles ; l'examen d'entrée en dispense les EA. Seulement des conférences de temps en temps. (Hygiène coloniale, psychologie des indigènes, exposés économiques, conférences par des officiers revenant de Libye). Les cours durent 9 mois, 6 consacrés à l'étude de la section de FV, à la fin desquels a lieu l'examen d'aspirant. Ensuite les élèves devenus aspirants travaillent en trois mois les brevets de chef de section de mitrailleuses et d'engins.

Dès la naissance de leur communauté les EA de Brazzaville créent un journal, La Catapulte (deux pages format 30 X 33). Il fut tiré à un très grand nombre d'exemplaires.

Son premier numéro diffusé dans toute l'AEF obtient un très grand succès. Il promettait d'être mensuel, il s'intitula par la suite "intermittent".

C'est un curieux mélange du Figaro, par les chroniques mondaines du Tout-Brazzaville, de l'écho Brazzavilien, par ses articles de fond, et de l'Os à Moelle pour ses petites annonces. Entre les lignes apparaît la vie de "l'Elévius Aspirantus" et de "l'Aspirantus Simplet". Vie très mondaine, semble-t-il. La fière section s'intitule la section Swing et les concours de Rumba attirent un public considérable. L'on se plaint de l'air désuet des disques du grand bar de l'endroit. Certains passages semblent extraits d'une lettre de vacance d'avant-guerre, "Castigat ridendo mores", avait pour devise l'arlequin Dominique. C'est aussi celle de la Catapulte.

Enfin en janvier arrivent d'Angleterre les cinquante jeunes gens qui vont former la 2ème et la 3ème section, avec quelques apports coloniaux. Pour la plupart des étudiants

Polytechnique, les Sciences Politiques et Kagne sont représentés. Ils sont les "cosinutants sublimés" et les philosophes. Ils apportent avec eux l'air de la Métropole occupée qu'ils n'ont pas quitté depuis si longtemps.

Les anciens accoudés écoutent passionnément ces récits nouveaux pour eux. Ils regardent leur "bazar" qui s'arrête de parler, écrasé par son propre récit. Ceux-là plus que tous les autres ont choisi et ont agi. Ils traînent avec eux les désolantes images du pays blessé et de l'humiliation. Les anciens cherchent sur ce visage les signes particuliers du malheur et de la souffrance comme si les maux creusaient sur un visage de nouvelles expressions, inconnues et terribles. Pourtant ils n'ont devant eux qu'un jeune homme qui se souvient, qui rappelle à lui son cauchemar. Si son expression est grave il est éclairé d'un feu intérieur et s'il a su communiquer à ses aînés ses angoisses, il leur donne ensuite en levant le regard sur eux cet irréductible espoir qui le remplit.

Pour celui qui arrive au début de l'année 41 en Afrique Libre et qui entre dans les rangs de Colonna d'Ornano c'est le plus grand des soutiens que son enthousiasme pouvait demander.

Et lorsqu'il partira, d'autres viendront remplir les baraques vides et les réfectoires morts ; celui qui s'en va le sait, et souhaite qu'il lui soit donné de voir arriver sur ses pas ses successeurs.

Ainsi de promotions en sections et de sections en promotions le relai n'a pas cessé. La 4ème section entre en juin '41 et sort en janvier '42. Et la 5ème, la dernière entrée en septembre '41, quitte l'école en avril 1942. En juin à l'Ecole des Cadets de la France Combattante, promotion Libération.

Que ceux d'Ornano ne s'imaginent pas que tout ce qui reste de leur école est dans leur cœur.

S'ils ont pensé le 27 août '41 lorsqu'ils défilaient devant le général De Gaulle debout dans les tourelles des Auto-Mitrailleuses que leur école

ne pouvait mourir, qu'ils sachent qu'elle ne mourra pas. Nous sommes là.

Et demain lorsque le drapeau de Ribbesford descendra en se repliant sur lui-même comme pour disparaître, nous penserons que l'école n'est pas morte mais que demain un élève officier se présentera pour prendre de ses mains le flambeau et pour le porter loin, le plus loin possible.

Et le jour où nos drapeaux seront réunis, ce jour, celui de Paix sur la France Libérée, nous formerons le grand cercle autour d'eux, puis portant nos souvenirs comme des bijoux inappréciables, sans doute retournerons-nous, soulagés de l'énorme fardeau, vers nos maisons, nos livres et nos terres.

P. A.



## **Lettre d'Angleterre**

2 avril, 1944.

Bientôt un an que je vous ai quitté, un an que je n'ai de vous aucune nouvelle et que vous n'en avez non plus de moi. Après avoir mené en fraternelle communauté d'idées et de sentiments une vie fiévreuse, incertaine, nous ne sommes plus l'un pour l'autre que des inconnus. Un jour proche, je l'espère, la victoire à nouveau nous réunira. Je ne veux pas attendre ce jour pour vous dire ce que depuis mon départ de France j'ai vu et fait, surtout ce que je pense et ressens. Il faut absolument que je vous parle, que vous sachiez des choses que je ne me pardonnerai pas de vous laisser ignorer. Aussi je confie au hasard cette lettre en priant que bientôt elle vous parvienne.

Le . . . . 1943, je m'évadais de France pour rallier les Forces Françaises Libres. Ce que fut mon voyage je n'ai pas encore le droit de vous le raconter dans ses détails dont certains ne manquent pas de pittoresque. Je ne peux que vous donner ma première impression, mais je sais tout le prix qu'elle aura pour vous : celle d'une Angleterre forte et sûre d'elle-même. Vous vous rappelez que j'avais quitté cette grande île deux jours avant que ne soit déclarée la guerre. A ce moment, l'Angleterre était toute à la paix. La guerre, en dépit des circonstances, elle ne semblait pas la préparer, car elle ne la voulait pas. Les lettres que nous recevions de nos amis anglais jusqu'en 1941, alors que dans les airs se livrait la dramatique bataille de Grande-Bretagne, nous faisaient toujours douter des efforts et de la volonté de vaincre de l'Angleterre. Elle était cependant notre unique espoir d'une France libérée et en cet espoir nous mettions toute la force de nos désirs et de nos souffrances. Aussi quelle joie fut la mienne, quelle joie aurait été la vôtre, en découvrant que ce en quoi nous avions foi existait réellement ! Quel réconfort de pouvoir opposer la réalité des faits aux mensonges de la propagande ennemie !

J'ai revu quelques-uns de nos amis anglais dont nous étions depuis si longtemps sans nouvelle. Mon retour parmi eux fut une véritable fête. Ils ne savaient que faire pour m'être agréable, pour m'exprimer l'amitié profonde qu'ils gardent à notre pays dans son malheur. Oui, mon cher P., les Anglais sont toujours nos alliés. Comment vous en rapporter les témoignages, souvent anonymes, dont les soldats de la France Combattante sont chaque jour l'objet ? Mais cela vous vous en doutez, vous le savez.

Ce que trop de Français ignorent, c'est l'effort fait par l'Angleterre pour gagner la guerre. Non, l'Angleterre ne se bat pas avec des mercenaires. Tout son peuple souffre, travaille, lutte pour vaincre. Les Français n'imaginent pas le calme stoïque, le courage avec lequel nos alliés ont supporté les terribles bombardements de 1940-1941, la lutte héroïque qu'ils mènent dans les airs et sur mer, l'effort colossal de production qu'ils ne cessent de fournir, cette mobilisation totale de la population consentie librement aussi bien sur le front des usines que sur celui de l'avant. L'occupant et les gouvernants français à sa solde ont pu répandre dans notre pays une violente propagande antianglaise. Des slogans tels que "Les Anglais se batront jusqu'au dernier Français", l'exploitation souvent habile des bombardements nécessaires des villes françaises par la R.A.F. et de l'utilisation momentanée à des fins militaires de presque toutes nos colonies par l'armée britannique, ont pu créer dans l'esprit de certains Français sincères des doutes sur les sentiments d'amitié de l'Angleterre à l'égard de la France ; les faits sont là pour les dissiper, et n'est-ce pas la meilleure des propagandes que celle de la vérité, la plus difficile aussi.

La guerre, plus que l'espace, plus que le temps, a séparé les êtres. Dans le fracas des bombes et des armes, de grands silences ont divisé le monde. Aussi ne faut-il pas être surpris que dans la fidélité à son alliance le peuple anglais ne connaisse pas bien le vrai visage de la France occupée,

du peuple français qui, lui, n'a pas signé l'armistice ? Mais est-il besoin de lui dire les souffrances que notre pays endure, les vexations dont il est continuellement l'objet de la part de l'occupant ? Qu'il sache seulement que les Français sont fiers d'être son allié, qu'ils placent dans son armée leurs espoirs d'une libération prochaine, mais aussi qu'ils poursuivent malgré l'occupation, contre cette occupation une guerre souterraine qui ne connaît pas de répit.

Demain naîtra de la victoire un monde nouveau. Comment vous apparaîtra-t-il ? Ne vous semble-t-il pas que les grands états qui auront gagné la guerre, la Russie, les Etats-Unis, la Chine l'organiseront et l'administreront ? Que dire alors de l'Angleterre et de la France ? Dans un discours récent, le général Smuts a fait à leur sujet des déclarations très pessimistes : il a prédit la disparition de la France comme grande puissance mais aussi l'affaiblissement de l'Angleterre. Non, ne souriez pas, la situation de ces deux pays sera grave au jour de la paix. Si alors la France veut retrouver sa grandeur et l'Angleterre conserver la sienne, leur entente vraiment cordiale s'impose. Il faudra à ces deux pays faire un grand effort de compréhension et de générosité réciproques. Certes, ils auront payé cher leur insouciance et leur égoïsme. Mais comme je crois en la victoire, j'ai foi aussi dans la paix.

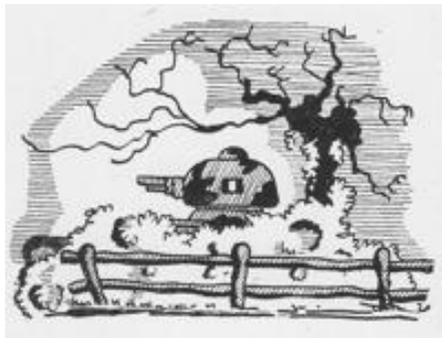
JEAN DARCHIVES.



## Découverte

Depuis septembre 1939 nous nous étions déplacés un peu dans toutes les directions : depuis le Centre jusqu'à la Frontière suisse, puis dans le Nord de la France. Nous n'avions jamais bien compris l'utilité de ces mouvements, tendant sans doute à faire fi des difficultés et de l'encombrement que présente le transport d'un régiment de chars. Pourtant depuis janvier 1940 nous paraissions nous stabiliser dans le Nord : nos déplacements n'avaient plus lieu qu'en rocade et nous ne nous éloignions guère de la Frontière belge. Plus d'une fois on nous avait donné le signal d'"Alerte" ; aussitôt nous nous portions jusqu'à l'extrême limite de la frontière, prêts à franchir les quelques mètres qui nous séparaient de la Belgique : Jusqu'à présent le contre-ordre "Demi-tour, fausse alerte", était toujours venu — et nous retournions au cantonnement. Aussi, lorsque le 10 mai à 8h h. du matin arrive l'"Alerte" il est accueilli par un haussement d'épaule significatif ; "On ne nous la fait plus", entendait-on dans tous les pelotons. Pourtant, chacun mettait son point d'honneur à avoir sa voiture prête la première. Vers 11h<sup>1/2</sup> tout était préparé. Détail invraisemblable, il avait fallu garnir les chargeurs de toutes les voitures, car après les précédentes alertes toutes les cartouches étaient rendues à l'armurerie, sous prétexte de ménager les ressorts. Bien qu'en guerre depuis 8 mois nous avions après chaque alerte l'impression de rentrer de l'exercice. A midi l'ordre de départ arrive. Nous nous portons une fois de plus jusqu'à la limite extrême de notre territoire. "Stop moteurs." Nous nous arrêtons, descendons de voiture et les discussions commencent, brusquement interrompues par le commandement : "Embarquez ! Moteurs en route ! " Mais, au lieu de "Demi-tour, fausse alerte", les barrières douanières se lèvent, quelques secondes plus tard nos chenilles mordent le sol belge. La grande aventure avait commencé, il était 13h<sup>1/2</sup>. Dans chaque voiture, c'est le

même enthousiasme. "Enfin, ce n'est pas trop tôt, depuis le temps qu'on attend ..... Chaque village nous fait une ovation ; les habitants nous jettent des cigarettes, des bonbons (que nous n'attrapons jamais), des fleurs et encore des fleurs. Mais les larmes que nous voyons aux yeux des vieux ne sont pas des larmes de joie : ils se souviennent de l'Autre, de 14-18.



Nous ignorions notre objectif et étions guidés par des jaloneurs. Nous roulons sans arrêt, plein Nord jusqu'à 8 heures du soir nous ne nous arrêtons que quelques minutes et atteignons un petit village sans importance. Les pleinsont faits et les voitures vérifiées, puis on

nous demande de nous reposer. Les gens sont tellement aimables que chaque équipage a tôt fait de trouver "sa maison" et même son "lit", à part les infortunés de garde aux voitures. (Cette mesure fort heureusement ne touche pas les conducteurs.) A deux heures du matin, grand branle-bas. On repart tout de suite ; l'allure est très lente car il fait nuit noire et chaque conducteur ne peut se repérer que sur le feu rouge de la voiture précédente. Il faut concentrer toute son attention et les conducteurs commencent à comprendre pourquoi ils sont exempts de garde. Le chef de voiture dort dans sa tourelle. Mais il n'y a aucun incident malgré l'obscurité, et au jour la colonne intacte augmente son allure. Nous avons traversé la Meuse. Les civils sont beaucoup moins accueillants ; leur froideur touche à l'hostilité, mais au bout d'un moment nous n'y prêtons plus attention. Le 11 mai à 3 heures de l'après-midi nous atteignons un carrefour situé entre Baillonville et Marche, où nous avons laissé l'escadron. Les Allemands viennent d'arriver.

Mission : "Tenir le carrefour". Notre détachement comprend 2 chars de reconnaissance armés de mitrailleuses 7,5 et une automitrailleuse munie en plus d'un canon de 25.

Jusqu'à présent tout s'est passé d'une façon tellement mathématique sans un accroc, pas même un avion (ils s'occupaient du ravitaillement et nous réservaient pour la suite), que nous réagissons à peine à la nouvelle que les Allemands sont à 4 km. Néanmoins nous commençons par suivre le conseil qui nous est donné et chacun reste à sa place dans sa voiture. Au bout d'1 heure 1/2 environ, comme il ne se passait toujours rien, nous commençons à nous remuer ; depuis 2 heures du matin nous étions dans les chars par une chaleur accablante, aussi le besoin d'air frais se fait sentir. Peu à peu les équipages sortent de leur voiture. Du carrefour que nous occupons une route descend sur Marche : à 100 m. elle fait un virage ; nous ne pouvons voir plus loin. Comme tout continue à rester calme, nous devenons imprudents et nous nous mettons à nous grouper autour des voitures pour discuter les événements. Soudain nous apercevons non loin du carrefour un gros arbre abattu ; sans attendre un des conducteurs met sa voiture en marche pour le remorquer au travers de la route et en faire un barrage. A peine cette manœuvre est-elle terminée que débouche du virage un peloton moto qui s'arrête en plein milieu de la route ; il est environ 7h<sup>1/2</sup> du soir. "Ça doit être des Belges", dit l'un de nous. Les occupants des sides mettent pied à terre et nous observent d'un air aussi ébahi que le nôtre. Mais tout à coup l'un d'entre nous, plus perspicace, s'écrie "Des Belges ? Des Boches, oui". Ce fut un signal ; chacun se précipite à sa voiture et en quelques secondes tout le monde est à sa place ; les chefs de voiture n'ont pas le temps de fermer leur tourelle que déjà crachent les mitraillettes ennemies, car c'était bien des Boches, mais des Boches certainement très étonnés de nous voir là ; c'est la seule raison qui explique que nous avons eu le temps de regagner nos voitures avant qu'ils ne commencent à tirer.

On ne doit pas juger d'après la longueur du récit le temps qu'a duré la scène, ni s'imaginer que les deux ennemis sont restés 1/4 d'heure face à face avant de se reconnaître ; il a pu s'écouler 30 secondes, au maximum (et en 30 secondes on a le temps de prononcer un certain nombre de phrases). Je me rappelle très bien qu'à peine installé à ma place, j'ai collé les yeux à l'épiscope, les mitrailleuses entraient dans la danse au même moment ; la première chose que je vis, ce fut un Allemand de grande taille — le chef du détachement — secasser en deux dans son silex et lâcher son arme. Le tireur de la première rafale avait visé juste. Les autres Allemands se précipitèrent dans les fossés, qui furent à leur tour copieusement arrosés par nos mitrailleuses. Les conducteurs vidaient leurs revolvers dans la même direction, tandis que les silexes se pulvérisaient sous le feu du canon de 25 de l'A.M.D. Au bout d'un moment, le feu s'arrête en face, plus rien ne bouge. La nuit est maintenant complète et nous ne demanderions pas mieux que "d'aller voir" à pied — bien entendu le chef de peloton nous l'interdit formellement, car aucun membre de l'équipage n'a de temps à perdre, et tous ont un travail précis à fournir. Nous attendons avec impatience l'arrivée d'un groupe d'infanterie portée pour nous soutenir, car de nuit nous sommes complètement paralysés et à la merci de la première grenade. C'est une attente silencieuse ; chacun a le doigt sur la détente, prêt à faire feu. Enfin, de la direction des lignes amies nous percevons un bruit de moteurs ; ce n'est qu'un agent de transmission : la fusillade avait été entendue de loin et l'ordre arrivait d'abandonner le carrefour et de rejoindre l'escadron à Baillonville. Il était 11 heures du soir. La retraite allait commencer.

RAYMOND BANZET.



## Battledress numéro deux



Voici quelques perles extraites des rubriques humoristiques de "La Catapulte".

Je dois remercier les milieux bien informés qui ont eu l'amabilité de me communiquer les journaux.

Il est "costaud", sympathique et bon enfant.

Il est dynamique et plein de vie. Nous nous souvenons de l'avoir vu se

lancer à l'assaut à la tête d'une section de cadets : de grands gestes, de grands cris et l'illusion de rénover Balaklava. Il a roulé sa bosse un peu partout, et peut être fier d'être un ancien de la croix de Lorraine.

Ses hommes nous ont avoué qu'il était un rien susceptible, c'est là tout ce qu'ils ont trouvé, c'est un éloge.

### Petites annonces

Vieux fauteuil de commission d'examen cherche locataire, âge et passivité en rapport. Ecrire au journal No. 8.492.

Suis acheteur vieux gravier, ferraille, chutes de bois, boîtes de sardines, clous rouillés, vieux chiffons, pour aménagement nouveau camp. Faire offre Directeur d'artillerie, Brazzaville No. 8,492.

En affectation spéciale depuis septembre 1939, serais désireux permuter avec militaire désigné Brigade d'Orient, grade indifférent. Ecrire B.P. 8,492 Brazzaville.

Aspirant frais émoulu, désigné Gabon, permuterait avec jeune civil, réformé ou non, devant partir vacances au Cap. Ecrire au journal No. 8.492.

Jeunes Ex-élèves-aspirants sans situation ni domicile fixes offrent collaboration pour organisation et participation (Voire même désintéressée) pour soirées dansantes, fêtes costumées, fêtes de famille, mariages, premières communions, enterrements. S'adresser section "Swing", Camp d'Ornano.

Suis vendeur (raisons personnelles) quatre paires galons aspirant, état neuf, jamais portés ; très bonne occasion. S'adresser élève-aspirant Dugenoux de la Rotule, 1ère section, Camp d'Ornano.

Achèterais volontiers tous réglemента militaires même périmés, en vue préparation nouvel examen. Ecrire E.A.D. DE LA E., 1ère section, Camp d'Ornano.

Jeune aspirant frais émoulu, très swing, donnerait leçons particulières à jeunes candidats pour préparation intensive à prochain examen . . . .

## **Bourse de pool**

Les renseignements que nous donnons sont sans garanties ; ils expriment simplement des tendances notoires et n'ont rien de la rigidité des attendus émis par le parquet.

Plantations de Matiti : Fléchissement passager dû aux feux de brousse.

Société Fromagère de Laval-Kiri : A réaliser au plus vite en Marks.

Pêcheries de l'intendance : 1 capitaine= 10 machoïrons = 10 000 arêtes.

Corned Beef Limited : Augmentation de capital en cours.

Compagnie financière de l'Arbre en Boule : Valeur à repérer et à suivre.

Mines anti-chars : Rien à signaler.

Mines d'or : Voir affectations spéciales.

Mines de rien : 1 catapulte.

Carrières de sable Batéké : 100% effondrement à étayer.

Carrières Militaires : Très demandée, mais peu suivie.

Prisunic Kitoko : En hausse constante.

Allumettes suédoises : 40 en long.

C.F.C.O. (Chemin de Fer Congo Océan N.D.L.R.) : 8 en large.  
Consortium Vichy Thermal : Se référer à la 5e colonne.

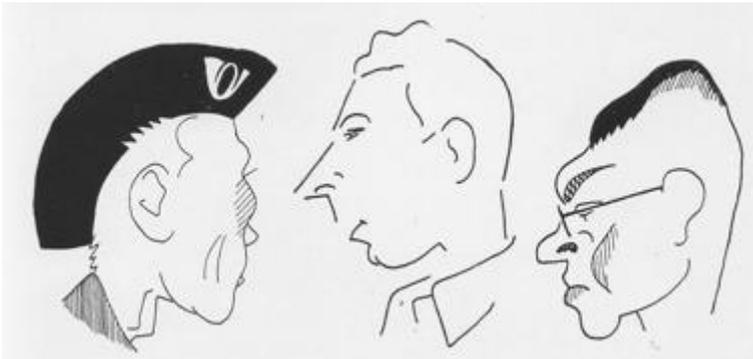
R.I.2 1941 : Sans intérêt pour les spéculateurs.  
Hôtel des Messageries : 30 francs (plus le vin).  
Groupe Thérèse et Véronique Ltd. (Haute couture Poto-  
Poto) : Engagements fermes.  
Hélévaspi and Co. : 4 jours d'arrêt. (Dans les transactions). (Cette 'cote  
ne peut être comprise par les lecteurs que si l'on remplace 4 jours d'arrêt  
par 14 jours de prison. N.D.L.R. à ses risques et périls.)  
Panzern Divisionen : 100 roubles 25.  
Diviziona Fascista Ardentissima : Preneurs à 2 kopecks.  
Nursery des enfants de Pétain : 30 deniers.  
Syndicat d'initiative des congés au Cap : 80000 à débattre. (A  
remplacer : au Cap par Birmingham N.D.L.R.)

\* \* \*

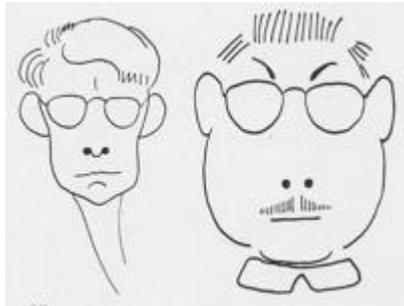


## Majors

Tout le monde se souvient des dimanches préliminaires au Grand Prix de Paris où, à travers les gagnants des "Poules d'Essai", du "Jockey" et même du Prix de Diane perçaient les triomphes du grand jour de Longchamp. Le Staff de l'Ecole a lui aussi organisé des épreuves préparatoires sous le nom de "Classements". Les entraîneurs ont pu se rendre compte de la valeur de leurs écuries respectives et soigner les cracks. Ceux-ci sauront-ils conserver leur forme jusqu'au poteau final, ou les verrons-nous succomber au dernier moment à un "fayotisme" épuisant ? alors qu'un outsider, peut-être un "cosaque" notoire, les battra de plusieurs longueurs avec le sourire ? Les paris sont ouverts. Le rédacteur de cette chronique s'empresse d'ajouter qu'il n'a manigancé aucune "combine" et qu'il est totalement désintéressé.



- Christian Billet.
- Jean Darchives.
- Raoul Denis.
- Jean Boscq.
- Raymond Vitte.



## Cinéma

"Ils s'instruisent pour vaincre"



Le dimanche 16 avril a eu lieu au Garden Cinema de B. la première mondiale du film tourné aux Studios de Ribbesford par L'OFIC. Les productions de cette firme sont déjà trop connues pour qu'il soit fait mention d'un nouvel éloge. Signalons cependant que pour ne pas être en reste avec ses collègues Américains le metteur en scène s'est efforcé de faire appel à de nouvelles vedettes. Nous ne pouvons que lui exprimer nos plus sincères félicitations, d'autant plus que les artistes (m'a-t-on confié) ont accepté de ne paraître que pendant de très courts moments et n'ont pas hésité à faire fi des cachets mirifiques que l'on a coutume de dispenser à Hollywood. Il est vrai qu'après "Thank your Lucky Star" et "Stage Door Canteen"

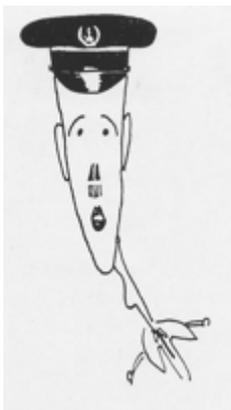
nous ne nous étonnons même plus de ce désintéressement et de cette générosité

Le scénario était un canevas très large qui permettait à ces talents d'évoluer à leur aise (Certains ne manqueront pas de se lasser de voir paraître des artistes en uniforme : n'oublions pas que nous sommes en temps de guerre et que les limites de l'Art et de la Propagande sont souvent difficiles à tracer).

L'histoire est celle d'une école militaire où sous la routine quotidienne et l'activité fébrile des futurs officiers on sent palpiter des cœurs

humains qui prennent leur part du drame poignant de la vie. Tout ceci est fort habilement suggéré par l'auteur qui n'a fait paraître aucune vedette féminine sur l'écran ; il aurait même refusé le gracieux concours des Volontaires Françaises qui se trouvaient sur place.

Le Commandant de l'Ecole est fort bien figuré par un nouveau "père noble" qui n'a rien à envier aux Féraudy et aux Signoret ; l'énergie livre à l'émotion un combat toujours victorieux. Parmi les officiers instructeurs, certains ont, j'en suis sûr, une belle carrière devant eux ; nous espérons de tout cœur retrouver le jeune sous-lieutenant de Chasseurs Alpains dans les rôles de jeune premier amoureux. Un des lieutenants figurerait avec avantage dans les films d'aventure et de sports, le boxeur généreux. On dit que le rôle d'un des capitaines a été pris par un nouveau Fred Astaire. La figuration est également de qualité. Réjouissons-nous de devoir assister un jour à l'épanouissement de toutes ces vedettes en bourgeon.



## **Avertissement**

Après le baptême de notre Promotion, paraîtra, rédigé par nos anciens, nos chefs, et quelques-uns d'entre nous, un volume illustré retraçant la vie de notre Ecole depuis le mois d'août 1940.

Un certain nombre d'exemplaires seront numérotés pour les membres de cette dernière Promotion. Les E. A. désirant qu'un de ces livres leur soit réservé doivent donner leur nom à la rédaction.

Des exemplaires non numérotés peuvent être aussi retenus. (Prix approximatif de chaque volume : 10 shillings.)

L. R.



# Sommaire

JOURS	-	-	-	-	-	-	<i>Pierre Lefranc.</i>
L'ECOLE COLONNA D'ORNANO	-	-	-	-	-	-	<i>P.A.</i>
LETTRE D'ANGLETERRE	-	-	-	-	-	-	<i>Jean Darchives.</i>
DECOUVERTE	-	-	-	-	-	-	<i>Raymond Banzet.</i>
MORT DE JEAN GIRAUDOUX	-	-	-	-	-	-	<i>Michel Caron.</i>
BATTLEDRESS NUMERO DEUX	-	-	-	-	-	-	
EXTRAITS DE "LA CATAPULTE"	-	-	-	-	-	-	
MAJORS	-	-	-	-	-	-	
CINEMA	-	-	-	-	-	-	

---

*Adresser la Correspondance :*  
P.O. Box 244, LONDON, E.C.1.



Prix 3/-

SILK & TERRY LTD., PRINTERS  
BIRMINGHAM, ENGLAND

